MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 152. — Décembre 1900

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Mission du lac William, 19 juin 1900.

LETTRE DU R. P. MORICE AU RÉDACTEUR DES MISSIONS.

Suite des voyages d'exploration et d'évangélisation du R. P. MORICE pour l'année 1899 — Lac Sainte-Marie, lac Cambie, lac Émeraude, monts Tœltzoul, lac Morice (1).

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai enfin quitté la tutelle des médecins et me voici en route pour ma chère Mission du lac Stuart. Avant d'y rentrer, il me faut attendre ici l'arrivée des Indiens qui doivent m'accompagner dans ce trajet d'une dizaine de jours. D'où loisirs forcés que je me propose d'utiliser en vous transcrivant le journal de mon voyage d'exploration, auquel j'ai fait allusion dans ma lettre du 25 octobre 1899. Ce récit aura trait à la troisième partie de mes travaux extérieurs de l'année dernière.

En outre de l'intérêt géographique qui s'attache à mon

(1) Voir *Missions*, mars et juin 1900.

dernier voyage, je ne puis taire un autre motif plus en rapport avec la nature de mon ministère. Sur les bords du lac Sainte-Marie, au sud-ouest de notre Mission, se trouvent deux villages indigènes que le bon P. Lejacq, de regrettée mémoire, visitait régulièrement. L'autorité ecclésiastique régla, à son départ, que ces sauvages auraient désormais à se rendre aux réunions du lac Fraser, afin de permettre au missionnaire de porter ses soins à des postes plus importants. Un village seulement se conforma à cette décision, et encore ne le fit-il que comme à regret. L'autre se négligea complètement et demeura dès lors en dehors de toute influence religieuse. Il y a plus. La nouvelle génération, secouant l'indifférence des anciens, menaçait de se laisser entraîner par les bouffonneries de la soi-disant Armée du salut, qui avait pénétré jusque dans la baie Gardner par le 53°16 de latitude nord. Les jeunes gens de ce village s'étaient soudain épris de cette religion bruyante, qui remplace les cierges et l'encensoir par les coups de tam-tam et les roulements de tambour. Ils ne se faisaient pas faute de se rendre jusqu'à la mer pour y traiter leurs fourrures au lieu de les vendre au fort Fraser comme par le passé. Le danger était trop grand, et je résolus d'empêcher ces brebis égarées de passer définitivement au protestantisme.

Nous étions à la mi-septembre. Je venais de clore la retraite qui se donne chaque automne à Natléh, sur le lac Fraser, et la série de mes missions d'été venait d'ailleurs de se terminer. Nous irons donc à la mer et, tout en faisant de la géographie pratique, nous aurons une bonne chance de rencontrer le boute-en-train de la bande rebelle et de lui parler. Il ne pourra qu'être flatté de notre démarche et, la grâce de Dieu aidant, nous aurons la victoire sur les émissaires de l'erreur. Ce sera comme la glane après la moisson.

D'un autre côté, cette région est jusqu'ici restée inexplorée, sauf. en partie, par mon grand voyage de 1895. Bien des points demandent encore un éclaircissement et la véritable source de la Nétchakoh, avec les lacs et les montagnes qui l'avoisinent, n'a encore été visitée par aucun blanc. *Deus scientiarum Dominus est* (1) [Dieu est le maître des sciences]; son ministre sera le premier représentant de la race blanche au milieu de ces déserts de neige et de glace, et qui sait? peut-être grimpera-t-il, dans l'intérêt de la science géographique, jusqu'au sommet du fameux mont Tœltzoul, d'où l'on voit, paraît-il, les étoiles scintiller en plein midi.

C'est là un programme plus souriant à un blanc qu'à un sauvage, lequel mesure généralement l'intérêt d'une corvée au profit qu'il espère en tirer. Aussi me fais-je un devoir de signaler en commençant les noms de mes trois compagnons: Qasyak, Thaoutil (Thomas) et John (2) qui se dévouèrent à mon service sans espoir de rémunération. J'en viens maintenant à mon journal.

Jeudi 14 septembre 1899. — Partis assez tard ce matin, nous avons longé quelque temps la rive méridionale du lac Fraser, puis avons pris à travers bois une direction sud-ouest. Le pays est monotone, quoique assez accidenté, et les feuilles rouges et jaunes qui nous volent au visage ou que nous foulons aux pieds, nous rappellent que l'été n'est plus et que nous n'avons pas de temps à perdre. Mes compagnons sont à pied, tandis que je me pavane sur mon Bobby, sur lequel se succédera, du reste, chaque membre de la bande. Deux autres chevaux, dus à l'obligeance des sauvages, sont chargés de nos bagages.

15 *septembre*. — Nous venons d'arriver de nuit sur les

(1) I *Reg.*, II, 3.

(2) Le lecteur de mon livre, *Au pays de l'ours noir*, doit connaître chacun de ces sauvages.

bords du lac Sainte-Marie et nous sommes déjà à 55 milles de Natléh. La contrée traversée est, comme hier, très montueuse, sans de trop grands accidents de la nature. Çà et là de petits lacs en coupent la monotonie. Nous laisserons nos chevaux ici, et un Indien qui doit s'en aller chasser sur les bords du lac Huard, par où nous devrons revenir, est chargé de les y conduire, après notre départ.

16 *septembre*. — Comme nous n'avons pu trouver de canot assez grand, nous nous en sommes approprié deux petits et nous sommes partis sur les eaux noirâtres du lac Sainte-Marie, qui s'étend pendant 30 milles de l'est à l'ouest. Dans l'après-midi, nous sommes tombés sur un campement composé exclusivement de femmes, qui séchaient au soleil les fruits sauvages qu'elles avaient cueillis dans la forêt.

— Où sont donc les hommes? demandons-nous étonnés.

— Comment? Ne savez-vous donc pas la nouvelle? Un terrible accident vient d'arriver, nous répondent à la fois quatre ou cinq sauvagesses hors d'haleine.

Avec beaucoup de bonne volonté et en mettant bout à bout ce qu'elles nous racontent simultanément, voici ce que nous sommes parvenus à comprendre. Un groupe de chasseurs était campé tout près du déversoir d'un autre lac et tous dormaient d'un profond sommeil, lorsque, il y a deux jours, l'un d'eux fut réveillé de grand matin par les criailleries d'une bande d'outardes. S'armant de sa carabine pour en abattre au passage, son attention avait soudain été détournée par un point noirâtre qui allait et venait sur le flanc de la colline opposée. Ses yeux de lynx avaient deviné un ours gris.

Au lieu d'en avertir ses compagnons endormis, le jeune homme, se réservant à lui seul toute la gloire de l'exploit, avait traversé la rivière, escaladé furtive-

ment le monticule et tiré presque à bout portant le fauve qui, mortellement atteint à la tête, avait dégringolé au bas de la côte. Mais un ours gris n'a pas dit son dernier mot, parce qu'il lui est arrivé de recevoir une balle au beau milieu de la cervelle L'ours gris — qui ne se trouve que dans l'Amérique du Nord et généralement non loin du Pacifique — est de tous les membres de la famille ursine celui qui est le plus féroce et a le plus de ténacité vitale. On raconte que l'un d'eux survécut vingt minutes à ses blessures et fit un demi-mille à la nage, après avoir reçu dix balles dans le corps, dont quatre lui avaient transpercé les poumons et deux avaient même pénétré dans le cœur (1).

Dans le cas présent, le monstre, à peine revenu de l'étourdissement causé par sa blessure, avait découvert la cause de ce contre-temps et s'était précipité dans la direction du chasseur trop présomptueux. Celui-ci, voulant recharger son arme, avait constaté à son grand effroi que le mécanisme refusait de manœuvrer comme d'habitude. Après de vains efforts, il avait dû, pour éviter sa victime devenue son bourreau, se mettre à contourner un arbre qui se dressait non loin de là, ayant continuellement à ses trousses le fauve en fureur. Longtemps ils tournèrent ainsi autour de l'arbre solitaire, lorsque le pied de l'Indien venant à lui manquer, il tombe sur le sol, exténué de fatigue et mourant de peur. L'ours se rue sur lui et lui laboure la poitrine de ses terribles griffes, lui arrachant le nez, lui broyant les bras et lui coupant le poignet, jusqu'à ce que, sa victime ne donnant plus signe de vie, il croit avoir complètement assouvi sa vengeance. Or le chasseur, bien qu'entre la vie et la mort, avait survécu jusque-là, et tous les hommes

(1) Article *Bear* dans l'*American Cyclopedia*.

du camp que nous venions d'atteindre s'étaient portés sur les lieux.

Prenant congé de ces femmes, auxquelles nous n'avons pu faire de bien dans les circonstances présentes, nous avons poussé jusqu'au bout du lac Sainte-Marie chez le brave Nœlli, qui est baptisé ainsi que toute sa famille.

Dimanche 17 *septembre.* — J'ai entendu quelques confessions aujourd'hui, et en outre de nos exercices religieux, nous avons passé notre temps à mûrir nos plans pour le reste du voyage.

18 *septembre.* — Le transport à dos de nos bagages jusqu'au lac Cambie nous a pris la majeure partie de la matinée. Nous avons un canot assez grand, il est vrai, mais tout pourri, fendu et recoquillé, et évidemment mis au rebut. Nous le calfatons de notre mieux, en redressons quelque peu les bords au moyen de traverses et, malgré ses vieux ans, nous lui demandons de nous transporter sains et saufs sur les vagues bleues du grand lac Cambie et de tant d'autres pièces d'eau que nous pensons explorer. L'*Ave, maris stella* est entonné, le chant du canot lui succède, et vogue la nacelle ! A force de ménagements, nous espérons nous servir de notre invalide jusqu'au moment où il nous faudra reprendre nos chevaux sur les bords du lac Huard.

Le lac Cambie est une superbe pièce d'eau qui est en ce moment unie comme une glace. Tout en projetant parci par-là des baies plus ou moins profondes, il se dirige généralement de l'est à l'ouest, c'est-à-dire vers la mer.

19 *septembre.* — Malgré la fatigue d'hier, le soleil levant nous a trouvés ramant avec ardeur sur le lac Cambie. Ses eaux semblent aujourd'hui l'exacte reproduction de l'azur d'un ciel sans nuage. Vers 10 heures du matin, notre canot ralentit sa marche, et j'entends mon équipage échanger des propos, empreints de curiosité, rela-

tivement à un point noir qui paraît à fleur d'eau, non loin du rivage opposé à celui que nous suivons. D'aucuns assurent que c'est simplement un rocher qui émerge des profondeurs du lac, tandis qu'il semble à d'autres que l'objet signalé n'est point stationnaire. Bientôt chacun partage cette opinion, mais le mirage prête au sujet de nos conjectures des proportions si exagérées que personne ne peut deviner l'animal monstrueux qui se dirige de notre côté. Les uns opinent pour un caribou, d'autres voudraient que ce soit au moins un orignal. Devant cette impuissance même des yeux indiens, on en appelle à la jumelle qu'un certain M. Sinclair m'a prêtée. Aïe! c'est un ours gris, cet ogre de nos montagnes, « l'horrible » animal des naturalistes (*Ursus horribilis*).

— Tenons-nous à distance et veillons à ce qu'il ne nous voie pas, fait Thaoutil dont la bravoure n'égale pas la gentillesse.

— Hourrah! m'écriai-je de mon côté; voilà enfin ce que j'attendais depuis si longtemps. Fonçons dessus.

On a beau me raisonner : John, plus brave que son oncle, se range de mon avis, et, pour concilier tout le monde, il est résolu que nous allons attendre l'animal sur l'eau pour lui faire une aussi chaude réception que possible.

Cependant les instants succèdent aux instants dans une attente qui n'est pas exempte d'une certaine appréhension. Le fauve se dirige vers nous, sans se douter du danger qu'il court. Bientôt son affreuse hure est en vue, une hure de 65 centimètres de long, qu'il tient insolemment hors de l'eau. Pas plus de 80 mètres nous séparent de lui et il ne se doute pas encore de notre présence. John se lève alors dans le canot et lui envoie la première balle de sa carabine. Il a visé trop haut, et le monstre, qui a

deviné nos intentions, pousse un cri de rage, lève la tête et la moitié du corps au-dessus de l'eau comme pour happer une proie invisible, puis fonce sur notre canot, qu'il vient enfin d'apercevoir.

— Fuyons vite, fait Thomas; fuyons ou nous sommes perdus !

La poudre parle de nouveau ; même résultat. Un troisième coup de feu, et nous avons la satisfaction de voir l'ours faire une inclinaison profonde dans l'eau. La balle lui est entrée par une oreille pour aller se loger près de l'autre. Longtemps il se tient immobile et pourtant personne n'ose approcher. Soudain il relève la tête, pousse des grognements rauques, bat l'eau violemment de ses larges pattes et veut de nouveau se précipiter sur nous. Mais la lutte est par trop inégale : une nouvelle balle lui transperce la cervelle et, soufflant bruyamment, il plonge de nouveau la tête dans l'eau, cette fois pour ne plus l'en sortir.

Nous nous tenons à une distance respectueuse et, après nous être bien persuadés qu'il ne pourrait pas rester si longtemps sans respirer s'il était réellement vivant, nous lui passons une grosse corde au cou et le traînons péniblement au rivage. Un petit détail donnera quelque idée de son poids : sous les efforts combinés de mes trois compagnons, la corde d'abordage qui nous sert à le tirer se rompt. De l'extrémité du museau à la naissance de la queue, il mesure 7 pieds 3 pouces, soit 2^{m},40 environ.

La viande d'ours gris n'est mangée que par des sauvages. Elle a un goût très fort et une odeur à l'avenant. Sa fourrure, quoique bien plus volumineuse, a beaucoup moins de prix que celle de l'ours noir. Cela ne nous empêche pas de prendre l'une et l'autre. Seulement pour ne pas surcharger notre canot, dont l'état de

vétusté est peu rassurant, nous mettons en cache, dans les hautes branches d'un sapin, la tête du fauve avec une bonne partie de sa chair. Le tout pourra nous servir à notre retour.

Vers le soir, nous laissons à gauche la rivière Dawson et nous nous engageons dans le cours d'eau qui est la vraie source de la Netchakoh.

20 *septembre*. — Au fur et à mesure que nous remontons la rivière au moyen de nos longues perches, celle-ci devient de plus en plus rapide. Les montagnes ! Oh ! les superbes montagnes que nous pouvons parfois contempler, et auxquelles les sinuosités de la rivière nous font aussi souvent tourner le dos ! C'est un avant-goût de ce qui nous attend.

21 *septembre*. — Les montagnes entrevues dans le lointain semblent maintenant s'approcher de nous. Vers 2 heures de l'après-midi, un cri s'échappe de toutes les poitrines :

— Voyez donc là-haut quel terrible rapide.

Les vagues s'élèvent, en effet, les unes sur les autres pour retomber en écume frémissante, comme si quelque barrage fermait la rivière. Bientôt la vérité se fait jour dans nos esprits : la rivière prend fin et ce qui nous paraît un rapide n'est en réalité que l'extrémité d'un lac fouetté par la tempête. Pour la première fois, depuis dix-neuf ans que je suis missionnaire, je dois m'avouer vaincu par l'intensité du vent et me vois condamné à m'arrêter en chemin. C'est un ouragan en règle qui tourmente les eaux vertes du lac : impossibilité physique d'avancer.

Je me permettrai de consigner ici une remarque qui peut avoir son utilité. Par rapport au degré de passivité sous l'action des vents, je considère qu'il y a trois espèces d'eau dans nos pays. A cause de la quantité de sel qu'elle

tient en solution, l'eau de la mer est relativement peu ductile ; toutes choses égales, de grosses vagues s'y forment moins vite que sur l'eau douce. Celle des lacs noirâtres propres aux pays plats, tout en étant plus sensible que l'eau salée à l'action des courants atmosphériques, n'en est pas moins, en raison des myriades d'atomes végétaux et autres qu'elle contient, plus lente à subir leur influence que celle des lacs de montagnes qui, pure comme cristal, est aussi libre que possible de toute matière hétérogène. Qu'on s'imagine maintenant une grande pièce d'eau, si claire que je ne puis m'empêcher de l'appeler *lac Emeraude*, et qui laisse, pendant 20 milles, le champ libre à un vent orageux, et l'on se fera une idée de ce qu'était la surface de ce lac, lors de notre arrivée à son débouché.

Vers le soir, le vent nous paraissant quelque peu tombé, nous essayons de nous engager sur ce terrible lac ; mais, après moins d'un mille, nous sommes rejetés violemment sur la greve et cherchons au pied des hauts sapins un refuge pour la nuit.

22 *septembre.* — Temps presque calme aujourd'hui. Quel splendide panorama se déroule à nos regards ! Au fur et à mesure que nous avançons, le lac nous apparaît ceint d'une couronne de monts, coupés çà et là d'énormes ravins, d'où s'échappent autant de torrents qui, sur la carte que j'en dresse, ressemblent aux pattes multiples d'une araignée gigantesque. Les moindres éminences sont en ce moment saupoudrées de neige qui est tombée la nuit dernière.

Un sondage du lac nous révèle une profondeur respectable : 722 pieds.

Au détour d'un cap, nous restons ébahis devant la hardiesse de pics géminés qui surgissent derrière une barrière d'élévations secondaires. Ce sont les monts

Tœltzoul. Ciel ! Comment escalader pareilles forteresses? Comment grimper les flèches de ces deux tours gothiques dont la cime se perd dans les nues?

A l'extrémité occidentale du lac Émeraude, qui a 22 milles de long, nous mettons en cache nos provisions, à l'exception de ce qui nous paraît nécessaire pour une course d'un jour et demi, puis nous nous disposons à franchir les hauts défilés qui nous conduiront au pied de la fameuse montagne et probablement à la rencontre de Louis et des autres sauvages du lac Sainte-Marie. Une pluie fine et très pénétrante ne cesse de tomber que pour être remplacée par la neige à une altitude plus élevée. Bientôt la marche devient excessivement pénible : la neige molle qui recouvre la bruyère sur les flancs du col dont nous faisons l'ascension rend le terrain fort glissant et occasionne mainte culbute. Elle est d'autant plus désagréable que nous n'avons sur nous que nos habits d'été et qu'au bout de quelques minutes il nous faudra patauger dans l'eau glacée.

Un moment nous nous perdons dans un cul-de-sac, formé par une double haie de rochers granitiques sans issue. Le soir, nous reconnaissons notre impuissance à gagner le campement indiqué sur le lac Thœnthœs'il (celui dont la glace ne disparaît point). Surpris par une affreuse tempête de neige, nous campons, mouillés jusqu'aux os et tout grelottants de froid, au milieu d'une touffe de ces arbustes rachitiques propres à nos montagnes.

Mardi 26 *septembre*. — Je suis en retard avec mon journal. Des courses incessantes, des fatigues inouïes, que la faim rendait encore plus cuisantes, m'ont empêché de noter les péripéties de ces derniers jours. Et maintenant, assis sur un rocher de blanc granit, au cœur de la chaîne des monts de la côte; je promène mes

regards du petit lac aux eaux couleur émeraude endormi à mes pieds, par-dessus les pins noueux et les collines agrestes, jusqu'au mont dont la cime se dresse fièrement en face de moi caressée par des nuages diaphanes, et ne puis m'empêcher de m'écrier, malgré les souffrances de ces derniers jours: *Benedicite, montes et colles, Domino* (1).

Le vendredi 22 courant nous trouva donc campés tant bien que mal au milieu d'une tempête de neige. Le lendemain, le ciel se montra plus clément, sans pourtant se rasséréner tout à fait. Le vent devint même plus violent, en sorte que ce ne fut qu'au prix de beaucoup d'efforts que nous parvînmes au sommet du col. C'était à peine si nous pouvions nous tenir debout, et nous étions obligés de nous détourner pour reprendre haleine. La première chose qui frappa notre attention fut le manque absolu de provisions et la famine dont nous étions menacés. Bien que nous n'ayons pris le matin qu'une demi-ration, il ne nous restait plus que l'équivalent d'un repas, que nous devions ménager pour le moment de notre ascension de la montagne. Deux de mes compagnons descendirent donc dans la vallée où nous avions pénétré dans l'espoir de rencontrer les deux familles que nous pensions alors sur leur retour de la mer.

Thomas (*Thaoutil*) et John devaient nous revenir le soir même avec les provisions que nous attendions de la charité de ces sauvages. La nuit vint sans nous amener personne; en sorte que, malgré la course de la journée, je me couchai sans souper ni dîner, et après seulement un semblant de déjeuner. Le lendemain était un dimanche. Sentant les étreintes de la faim, je priai Qasyak, mon troisième compagnon, de faire un déjeuner quelconque.

(1) Dan., III.

Il s'aperçoit vite que ses allumettes sont tout imprégnées de la pluie qui n'avait cessé de tomber.

— Sers-toi du fusil, lui dis-je alors.

Le fusil est la ressource du sauvage moderne en pareille extrémité : un coup de feu sur une matière inflammable a généralement le résultat voulu. Qasyak cherche vainement le fusil; nos compagnons absents l'ont emporté. Vraiment, c'est jouer de malheur. Contre mauvaise fortune bon cœur. En guise de déjeuner, nous avons le spectacle d'une pluie diluvienne, interrompue à de rares intervalles par un brouillard impénétrable.

Vers midi, les absents nous reviennent enfin avec du *lakæ'as*, espèce de plante marine, comprimée en plaques comme du tabac américain, et d'autres provisions que m'envoie Louis du lac Sainte-Marie.

Après un repas préparé à la hâte et dévoré tout aussi vite, nous partîmes, Thomas, John et moi, pour le mont Glacier. Or, voilà qu'au bout de moins de 1 mille, je me sens défaillir et m'affaisse sur les épaules de mes compagnons étonnés. Ce que voyant, ceux-ci me supplient de renoncer à cette course, m'offrant de la faire pour moi, pourvu que je consente à leur confier mon baromètre de poche.

— Ce n'est rien, leur dis-je, c'est simplement l'effet de mon jeûne forcé. N'allez pas si vite et je vous suivrai bien.

Nous montons un peu au hasard sans rien voir, à cause du brouillard. Nous franchissons, sans broncher, plus d'un mauvais pas en nous cramponnant aux roches et nous nous dirigeons du côté du glacier immense, suspendu aux flancs de la montagne et dont le torrent qui s'en échappe nous sert de point de repaire, guidés que nous sommes par le retentissement de ses flots sonores. Il ne nous reste plus qu'une heure avant le coucher du

soleil, et nous ne sommes probablement même pas à moitié chemin du sommet. Que faire?

— Retourner à notre campement, déclarent mes deux compagnons.

— Impossible, leur dis-je. Je n'y arriverais jamais de jour et vous savez qu'un sauvage même ne saurait suivre de nuit le casse-cou qui nous a servi de sentier.

Il fut donc résolu qu'un de mes Indiens retournerait en toute hâte au campement et nous apporterait quelques provisions le lendemain matin, tandis que l'autre et moi passerions la nuit, blottis comme nous pourrions, au milieu des arbustes rabougris qui croissent au-dessous du point que nous venions d'atteindre. Ce qui fut dit fut fait. Pendant que John redescendait la montagne à la course, Thomas et moi cherchâmes un gîte pour la nuit. Une nuit dans les nuages, sans tente ni même de couverture et avec nos seuls habits d'été; voilà, certes, qui n'est pas ce qu'on appelle le *confort*. Ce l'est encore moins, quand on est obligé, comme nous le fûmes alors, de passer la nuit sur une pente si abrupte que, pour ne pas dégringoler dans l'abîme, nous dûmes nous attacher par la poitrine à un petit *pruche*, dont les quelques branches nous servirent d'abri contre la pluie. Naturellement aussi, nous dûmes nous coucher sans souper. Un seul repas dans l'espace de deux jours, alors même que vous avez à gravir une montagne escarpée, voilà ce qu'on ne pourrait guère appeler de la *gourmandise*.

Le lendemain, John nous revenait d'assez bon matin. Après une très légère réfection, nous partions de nouveau en quête du sommet dont les nuages persistaient à nous cacher la présence. Nous sommes arrivés à une certaine hauteur, lorsque Thomas, se cramponnant convulsivement aux roches, déclare ne pouvoir aller plus loin; il est pris de vertige. Je lui permets de s'en re-

tourner; John et moi continuons à escalader le rocher sans trop savoir où nous allons. Les nuages, toujours les nuages, nous empêchent de rien voir. Au bout de quelques minutes, John cède, lui aussi, devant les difficultés et l'incertitude du résultat.

— Si, du moins, nous savions où nous allons ! fait-il. Ne vaudrait-il pas mieux confier à Louis une entreprise trop périlleuse pour des gens qui, comme nous, ne connaissent point la montagne ?

Et nous voilà à dégringoler la rampe que nous avons gravie si péniblement. Tant de peine pour aboutir à rien ! Tant de chutes, de glissades, de contusions pour courir à un pareil *fiasco !*

Au pied de la montagne, au milieu du brouillard et de la pluie, nous trouvons Louis et quelques-uns de ses compatriotes occupés à se préparer un abri. Ils ont tué, aujourd'hui même, un ours noir, dont ils nous offrent un bon morceau. Ce qui me va encore mieux, c'est que le chef de la bande consent à gravir, demain, le mont Tœltzoul.

Ce demain est devenu aujourd'hui, et, au moment même où j'écris, il y a une heure qu'il est parti muni de mon baromètre portatif avec John qui restera, paraît-il, à la base du mont proprement dit.

Or, qu'on admire ici la paternelle sollicitude de la divine Providence à mon égard ! Les deux Indiens sont à peine partis que le brouillard a disparu comme par enchantement, nous révélant le plus beau spécimen du sublime que j'aie jamais vu. Si le temps se fût levé une demi-heure plus tôt, je n'aurais pu m'empêcher, avec ma témérité habituelle, d'insister pour accompagner Louis sur la montagne, où je me serais infailliblement tué.

Quoi qu'il en soit de son altitude, qui n'est peut-être

pas très forte, il est certain qu'on ne pourrait guère désirer de spectacle plus grandiose. Comme je désire avoir avec moi un appareil photographique ! En l'absence de cet instrument, j'ose essayer un croquis de la montagne. Mais comment rendre, avec mon crayon, ces mille aspérités de la pierre, ces plis et replis qui recèlent autant de torrents formant cascade ; la blancheur immaculée de la neige qui recouvre les deux tiers de sa surface, ces glaciers verdâtres qui remplissent ses principales sinuosités, et ce nuage aux contours fantastiques, qui, après que le ciel a repris son azur des beaux jours, persiste à se cramponner au sommet de la montagne comme si une main invisible l'y retenait captif ? Encore faudrait-il, à la lentille du photographe, ajouter les services du phonographe pour reproduire la scène en son entier et rendre ces mille voix de la nature, échos des cascades et des torrents, dont mon oreille est en ce moment charmée.

27 *septembre*. — Louis nous revint hier dans l'après-midi avec John, qui fut tout épouvanté à la seule vue du pic à escalader. L'aiguille de mon baromètre marquait 8150 pieds d'altitude. Ils nous rapportèrent une marmotte qu'ils avaient tirée et regrettaient de n'avoir pas eu le temps de donner la chasse à un mouton sauvage qu'ils avaient aperçu sur les flancs de la montagne, qui, pour les blancs, sera désormais le mont Saint-Louis.

Le soir, je confessai tous ceux de la bande en état de s'approcher du sacrement de pénitence et j'eus, avec Louis, un long entretien, dont voici le résultat pratique : il se préparera au mariage, me fera baptiser ses quatre enfants à ma visite à Natléh, le printemps prochain ; reviendra lui-même à la pratique de la religion catholique et remettra dans cette voie ses quatre frères non encore baptisés avec leurs familles, ainsi que les autres

membres de sa bande. Ainsi, même au point de vue de l'ordre spirituel, je suis loin d'avoir perdu mon temps.

Ce matin, nous sommes vite revenus au lac Émeraude, sur lequel nous avons fait une dizaine de milles avant de camper.

28 *septembre*. — Le lac est calme comme glace, ce qui nous permet d'atteindre bientôt son débouché, le long duquel nous avons souvent moins à ramer qu'à retenir notre canot. Nous voici maintenant de retour à notre ancien campement, non loin du confluent de la rivière Bleue avec la Dawson.

29 *septembre*.— Force de rames aujourd'hui, nous voulons aller loin. Remontant la rivière Dawson, nous allons compléter l'exploration commencée il y a quatre ans. Bientôt le lac Dawson, de terrible mémoire, nous apparaît de nouveau ; il est toujours le même, traître et de mauvaise humeur.

30 *septembre*. — Nous avons commencé notre journée par faire le portage de notre canot antique. Vers midi, nous nous engageons dans l'étroite baie Thomas, sur le lac Morice. Le vent est si violent, qu'après avoir suivi longtemps des baies plus ou moins abritées, nous essayons vainement de doubler un cap, et, en fin de compte, nous devons nous avouer vaincus et revenir aborder sur le sable d'une gentille baie.

Dimanche 1er octobre. — Nous avons passé la majeure partie de la journée à prier, chanter et deviser de nos plans pour cette semaine.

2 *octobre*. — Nous profitons, de bon matin, d'un moment d'accalmie relative pour traverser ce terrible point de jonction du T majuscule que rappelle la direction générale du lac Morice, et gagner sa partie principale au sud-sud-est. La journée s'est passée à faire de la géographie pratique, à relever les îles et les baies du lac, ses

principaux affluents et les montagnes qui l'enserrent, sans compter les glaciers qui l'alimentent. Au travers de l'île aux Ours, le lac a 10 milles de large, peut-être 12, et, au point où nous rebroussons chemin, ma sonde accuse une profondeur de 780 pieds. C'est le lac le plus important de la Colombie britannique.

Là encore, nous avons été déçus dans notre espoir de rencontrer une bande d'Indiens, qui ont levé la tente juste avant notre passage.

3 *octobre.* — Nous disons adieu au lac Morice, et, sous l'impulsion d'un bon vent, dû au changement de direction de notre itinéraire, nous avons vite gagné la baie Thomas.

A un détroit, nous sommes salués par les aboiements d'un chien. Comme cet animal est ici, autant qu'en France, le fidèle ami de l'homme, nous allons aux informations. C'est mon fidèle Martin-Pêcheur, qui, caché par de longues enfilades de venaison qui sèchent devant le feu, garde le campement.

7 *octobre.* — Nous voici sur les bords d'un petit lac, arrêtés par la neige qui a succédé à la pluie de la nuit dernière. Néanmoins, nous ne pouvons pas nous plaindre, la saison a été jusqu'ici d'une clémence exceptionnelle, à cause, sans doute, de la longueur démesurée de l'hiver dernier.

Nous ne devons guère être qu'à une demi-journée du bout du lac Huard, où nous trouverons Allen de Natléh avec mon cheval et les deux bêtes de somme qui m'ont été si obligeamment prêtées pour le transport de nos bagages. Nous nous proposons de passer la journée de demain au débarcadère avant de reprendre par terre la voie du lac Fraser, trajet que je n'ai jamais encore effectué.

Dimanche 8 *octobre.* — Hier, vers 1 heure de l'après-

midi, la neige cessa enfin de tomber. Ce fut pour nous le signal du départ.

Entre les lacs Plat et Huard, nous trouvons, au lieu de la rivière à laquelle nous nous attendions, un véritable labyrinthe d'îles et d'îlots formés par d'innombrables chenaux, qui se croisent et s'entre-croisent, pendant l'espace au moins de 1 lieue, jusqu'au lac Huard. Peu après le coucher du soleil, nous abordons au débarcadère.

D'Allen, point; de chevaux, pas davantage. En leur place, une inscription sur le tronc d'un arbre, où il est dit qu'il a été impossible d'attendre plus longtemps, menacé qu'on était par la famine. Comme fiche de consolation, on nous apprend que les chevaux ont été laissés à une assez faible distance, là où l'herbe est encore, paraît-il, assez alléchante pour les empêcher de se disperser dans le bois d'ici à quelque temps. Il semble qu'Allen est plus véridique que patient; car, hier soir, nous avons cru entendre, dans le lointain, la clochette de Pinto, l'un des chevaux que m'ont prêtés les sauvages.

9 *octobre*. — Nous sommes de retour sur les bords du lac Sainte-Marie, que nous avons gagné, cette fois, en prenant un raccourci d'une bonne journée du sud au nord.

J'ai honte d'avouer que notre principal souci, du lever du soleil à son coucher, fut, hier, la recherche de nos animaux disparus, occupation peu en rapport avec la sainteté du dimanche, mais inévitable dans les circonstances actuelles. Nous avons chevauché aujourd'hui dans une forêt où, par extraordinaire, les peupliers-trembles dominent sur les conifères, et pris notre lunch sur les bords d'une belle pièce d'eau, qui fut, quelques années avant l'arrivée du prêtre dans ce pays, le théâtre d'une de ces scènes révoltantes qui n'étaient alors que trop communes. Plusieurs Indiens, campés tout auprès,

furent massacrés par une bande d'autres sauvages venus du Sud pour venger la mort d'un des leurs sur des gens qui ne l'avaient même pas connu. Une femme et des enfants furent compris dans cette boucherie. Pour effacer le stigmate de si sanglants souvenirs, j'ai donné au lac le nom de *Lucas*, porté jusqu'ici par une aimable bienfaitrice de mon pays.

13 *octobre*. — *Home again!* Me voici de nouveau au lac Stuart. Adieu, montagnes de la côte, rivières aux eaux limpides, lacs azurés et glaciers émeraude, vous n'êtes plus désormais pour moi qu'un souvenir! Le géographe vous verra-t-il un jour sans sortir de son cabinet bien chaud? Il y a des cartographes en France et ailleurs, peut-être s'occuperont-ils de vous *in tempore opportuno*.

A.-G. Morice, o. m. i.



VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

Saint-Albert, 1er octobre 1900.

LETTRE DU R. P. CULERIER AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Petit séminaire : les débuts, règlement, bienfaiteurs, une fête.

Très révérend et bien-aimé Père,

Il y a quelques mois, les *Missions de la Congrégation* ont enregistré l'acte de naissance du séminaire de la Sainte-Famille à Saint-Albert. L'apparition du nouveau-né causa quelque surprise : naître ainsi, à la fin de janvier 1900, au milieu des neiges de l'Alberta, dans la nudité et le dénuement... c'est triste, ça fait pitié! On l'a compris, et des amis inconnus ont fait parvenir au R. P. Directeur de *Bébé Séminaire* trois demi-bourses pour l'entretien des jeunes élèves, lesquels en réalité se trouvent être des bébés. Bientôt je dirai pourquoi.